

Marcel Roncayolo nous a quittés.

Il a vingt ans au moment de la Libération et la quarantaine en 1968. De l'École élitiste et érudite qu'il a connue, il essaie de faire non pas autre chose mais plus. Il dirige les Lettres à Ulm à partir de 1978, il crée le B/L, jette les bases du département de sciences sociales, co-organise la mixité, organise aussi un séminaire qui sert de creuset à l'évolution des études urbaines, autorise la géopolitique à prendre racine...

Géographe de terrain, attentif aux paysages autant qu'aux statistiques, il est d'abord le témoin des mutations urbaines de Marseille et des Bouches du Rhône, territoires marqués par le volontarisme industriel de l'État et l'affairisme rénovateur des municipalités successives. Il refuse de faire de la ville le produit des aménageurs, de l'offre et de la demande, des compromis politiques. Parmi les premiers, il débusque ce qui résiste : la mémoire, les perceptions, le vécu des gens, ce que le temps long a laissé de matriciel dans le paysage. Nous prenant par la main, il sait nous montrer qu'une ville ce sont des territoires sociaux et politiques qu'on ne peut pas passer par perte et profit. On comprend ainsi son enthousiasme à travailler avec les sociologues, les ethnologues, à explorer les possibilités de la cartographie statistique à l'échelle des quartiers, à 'importer' les concepts émergents des urban studies.

Mais sans jamais quitter de l'œil l'histoire. L'histoire urbaine bien sûr, qui, pour lui, doit toujours être plus qu'une histoire de l'urbanisme. Mais aussi la grande histoire politique, la géopolitique, les rapports de force entre les puissances. Cette grande histoire, il la juge encore trop peu sociale, mais il ne la considère pas moins comme le cadre dans lequel resituer les destins locaux. Peut-on comprendre Marseille sans la guerre Froide, la guerre d'Algérie, les premiers efforts de l'intégration européenne, l'effort français de rattrapage industriel au sein du Marché commun ? C'est ainsi qu'il encourage les géographes qui le désirent à explorer non seulement les territoires de la ville mais à aborder d'autres territoires politiques : les frontières - avec la référence constante chez lui à Roger Dion - les territoires en conflits ou en reconstruction. Et toujours avec le même avertissement : dépasser les causes immédiates, rester attentif aux résistances, au temps long.

Le département géographie et territoires d'aujourd'hui doit son nom, son interdisciplinarité et sa proximité avec les sciences sociales à la fécondité de ses intuitions. Nous avons appris à penser avec lui et à sa suite. C'est pourquoi nous voulons également continuer de penser à lui.